

Antoine Capet
Université de Rouen

TOM PAINE, OU COMMENT SE TROMPER DE RÉVOLUTION

S'il est un personnage de l'histoire des idées qui se situe en plein dans la problématique de *Cercles*, c'est bien Tom Paine. L'inscription gravée sur le piédestal de sa statue à Morristown, dans le New Jersey, montre en effet parfaitement qu'il se situe à l'intersection de trois « cercles » :

THOMAS PAINE
1737 1809
ENGLISH BY BIRTH
FRENCH CITIZEN BY DECREE
AMERICAN BY ADOPTION¹

En fait, sa vie se déroule au carrefour des trois grandes révolutions de l'époque : la Révolution industrielle en Grande-Bretagne, la Révolution américaine et la Révolution française. Disons tout de suite, pour dissiper le caractère cryptique que pourrait revêtir le titre du présent article, que Tom Paine aura sa part dans chacune de ces trois révolutions mais que, paradoxe pour ce Britannique, son activité « révolutionnaire » portera bien davantage ses fruits aux États-Unis et en France que dans son pays natal. La difficulté de toute étude portant sur ce personnage au parcours peu commun, c'est précisément que, comme le dit Eric Foner :

To depict Paine in his entirety requires a knowledge of the history of America, England and France in the Age of Revolution and familiarity with eighteenth-century science, theology, political philosophy and radical movements.²

Il ne sera bien sûr pas question ici d'aborder tous ces aspects, mais simplement de mieux faire connaître ce grand agitateur — au sens noble de celui qui fait bouger les choses — plus de deux cents ans après la proclamation de la République en France, à laquelle il a contribué avec enthousiasme.

1. Ayer, Planche 3
2. Foner xii

Rien ne prédisposait Thomas Payne³ à se faire une place dans l'histoire mondiale des idées : fils d'un modeste artisan corsetier d'East Anglia, il apprend le métier de son père, puis le quitte pour entrer dans la douane. Il ne montre aucun sentiment de révolte sociale avant la publication en 1772 d'un plaidoyer en faveur de ce que nous appellerions aujourd'hui la revalorisation du statut de ces fonctionnaires, mais ce plaidoyer en quelque sorte *pro domo* contient déjà des phrases qui vont bien plus loin en cherchant à démontrer que nier les droits naturels comme le droit de manger à sa faim, c'est défendre un système de valeurs fallacieux :

A thousand refinements of argument may be brought to prove that the practice of honesty will be still the same, in the most trying and necessitous circumstances. He who never was ahungred may argue finely on the subjection of his appetite ; and he who never was distressed, may harangue as beautifully on the power of principle. But poverty, like grief, has an incurable deafness, which never hears ; the oration loses all its edge ; and « To be, or not to be » becomes the only question.⁴

En 1774, il fait la connaissance, à Londres, de Benjamin Franklin qui y représente les intérêts de la Pennsylvanie. Les deux hommes se prennent d'amitié l'un pour l'autre, au point que Franklin écrit une lettre de recommandation en faveur de Tom Paine destinée à son gendre, resté à Philadelphie. Les biographes de Tom Paine⁵ n'ont jamais vraiment élucidé les raisons pour lesquelles il part pour l'Amérique à la fin de 1774, et notamment le rôle d'incitation que les conversations avec Franklin ont pu avoir, mais toujours est-il qu'il trouve à Philadelphie sa vocation de pamphlétaire.

Dès janvier 1775, il contribue au premier numéro du *Pennsylvania Magazine* et en mars il écrit un article courageux dans le *Pennsylvania Journal* en faveur de l'abolition de l'esclavage. Faisant dès cette date le rapprochement entre la liberté vis-à-vis du monarque et la liberté vis-à-vis du maître, il pose d'emblée la vraie question aux colons américains : « With what consistency, or decency [could they] complain so loudly of attempts to enslave them, while they hold so many hundred thousand in slavery ? »⁶

3. On trouve toutes les variantes de l'orthographe de son nom : *Pain*, *Payn(e)*, *Pein(e)* dans les documents d'époque, mais lui-même orthographie toujours son nom *Paine* après son départ pour les États-Unis en 1774.

4. « The Case of the Officers of Excise », in Williamson 51-52.

5. Trois grandes biographies se détachent du lot : celle de Conway, surtout dans sa version française, plus développée en ce qui concerne l'action de Paine pendant la Révolution française ; celle de Williamson, beaucoup plus riche sur la période anglaise et son contexte politique, et celle de Ayer, plus orientée vers l'aspect « histoire des idées ». S'y ajoute la récente publication de Nathalie Caron, *Thomas Paine contre l'imposture des prêtres* (Paris : L'Harmattan, 1999).

6. Cité par Foner 73.

En termes modernes, on dirait que Paine a aussitôt compris que la liberté ne se divise pas : il combattra toute sa vie le *special pleading* en ce domaine.⁷

Les événements se précipitent dans la querelle anglo-américaine. La bataille de Lexington le 19 avril 1775 fera de lui, selon son propre aveu, un partisan de la confrontation à outrance avec le roi d'Angleterre :

No man was a warmer wisher for a reconciliation than myself, before the fatal nineteenth of April, 1775, but the moment the event of that day was made known, I rejected the hardened, sullen-tempered Pharaoh of England forever ; and disdain the wretch, that with the pretended title of FATHER OF HIS PEOPLE can unfeelingly hear of their slaughter, and composedly sleep with their blood upon his soul.⁸

Le camp des « rebelles » va alors trouver en Paine un de ses plus talentueux avocats : ce sera la publication en janvier 1776 de *Common Sense*, qui rejette à la fois la tutelle britannique (« Nothing can settle our affairs so expeditiously as an open and determined DECLARATION OF INDEPENDENCE »)⁹ et la forme monarchique du gouvernement :

But where, say some, is the king of America ? I'll tell you, friend, he reigns above, and doth not make havoc of mankind like the royal brute of Great Britain. Yet that we may not appear to be defective even in earthly honors, let a day be solemnly set apart for proclaiming the charter ; let it be brought forth placed on the divine law, the word of God ; let a crown be placed thereon, by which the world may know, that so far as we approve of monarchy, that in America the law is king. For as in absolute governments the king is law, so in free countries the law ought to BE king, and there ought to be no other.¹⁰

Plusieurs raisons peuvent expliquer le succès considérable et immédiat de *Common Sense*,¹¹ même s'il est impossible de dire laquelle l'emporte. Garry Wills¹² évoque le fait que *Common Sense* reflète en plein les débats du moment — comme tout « best-seller », pourrait-on ajouter, se doit de

7. Un mois plus tard, toujours à Philadelphie, se fonde la *American Antislavery Society*, que présidera Franklin par la suite. Il est par ailleurs établi que Abraham Lincoln était un grand admirateur des écrits de Paine sur la question : « I never tire of reading Paine », aurait-il écrit [Williamson 67].

8. *Common Sense* 24.

9. *Common Sense* 37.

10. *Common Sense* 28.

11. « At a time when the most widely circulated colonial newspapers were fortunate if they averaged two thousand sales per week, when the average pamphlet was printed in one or two editions of perhaps a few thousand copies, *Common Sense* went through twenty-five editions and reached literally hundreds of thousands of readers in the single year 1776. It also reached non-readers ; one report from Philadelphia in February said the pamphlet 'is read to all ranks'. Paine later claimed *Common Sense* had sold at least 150,000 copies, and most historians have accepted this figure as roughly accurate » [Foner 79].

12. *Inventing America* 330.

correspondre aux attentes exactes du public au moment où il sort. Conway rappelle pour sa part que c'est le premier écrit à grande diffusion en faveur de l'Indépendance sans compromis, le deuxième étant... la Déclaration d'Indépendance du 4 juillet,¹³ ce qui sous-entend là encore que Paine répond à une attente de la part de ceux qui voulaient voir les élites américaines rompre les liens avec les Britanniques. Pour Foner, le style de Paine « parle » directement à ces indépendantistes issus des milieux populaires et de la petite bourgeoisie :

He assumed knowledge of no authority but the Bible, provided immediate translations for the few Latin phrases he employed and avoided florid language designed to impress more cultivated readers.¹⁴

C'est peut-être là que Tom Paine est le plus « révolutionnaire » au sens actuel du terme, puisque après le XIX^e siècle on aura tendance à déclarer qu'on est plus ou moins révolutionnaire selon qu'on est plus ou moins proche des petites gens. Les *Tories* américains ne s'y trompent pas et répliquent par des opuscules qui dénoncent cet appel à la « démocratie » — mot à l'époque suspect, proche de l'acception actuelle de « démagogie ».¹⁵

Aux nouveaux États-Unis, Tom Paine est donc « l'ami du peuple » avant la lettre, à tel point qu'en 1784 son ami George Washington lui fera attribuer une magnifique ferme en récompense de sa contribution à la cause de l'Indépendance américaine. Entre temps, il a été élu secrétaire du Comité des affaires étrangères du Congrès (1777-1779) et envoyé en France pour collecter des fonds au profit des « rebelles » (1781).

Si Tom Paine est devenu citoyen américain, il n'en oublie pas pour autant ses anciens compatriotes restés sous la férule de l'« électeur de Hanovre » — c'est ainsi qu'il désigne toujours Georges III. Dès 1778, il les appelle à se révolter eux aussi : « America has set you the example, and you may follow it and be free ».¹⁶ Mais bien que les clubs antigouvernementaux de Londres diffusent les écrits de Paine et les appels au soulèvement émanant des « Radicaux » britanniques de l'époque, le peuple reste désespérément passif. L'« exemple » des cousins américains ne semble décidément pas contagieux, à tel point que Burke, si violemment opposé à la Révolution française dès 1790, n'avait vu aucun danger à soutenir les rebelles américains. En outre, Tom Paine rentre en Grande-Bretagne en 1788 sans être inquiété, malgré son passé anti-britannique et anti-royaliste outre-Atlantique.

13. *Thomas Paine et la Révolution dans les deux mondes* 45.

14. Foner 83.

15. Bailyn 287-291.

16. *The Crisis* VII, in Foner 140.

À Londres, Paine fréquente les cercles qui gravitent autour de Godwin et de Blake,¹⁷ mais également les milieux du génie civil. En effet, Paine va participer à sa façon à la révolution industrielle en poursuivant la chimère d'un pont métallique à une seule arche qui battrait tous les records de portée. Rappelons que le premier pont en fer apparaît en 1781 à Coalbrookdale, dans le Shropshire, construit par les fonderies de la famille Darby qui étaient établies tout près. Ce pont de Coalbrookdale a environ 110 pieds de portée, mais Tom Paine veut en construire un de 400 pieds pour la Schuylkill River, un peu plus haut que Philadelphie, à un endroit où les glaces brisent les piliers des ponts l'hiver. En 1786, une maquette en fer de 13 pieds avait été exposée chez Franklin à Philadelphie, puis à la State House de l'Assemblée de Philadelphie, qui refusa de faire un pari aussi risqué. Sur le conseil de Franklin, Tom Paine retourna en France présenter sa maquette à l'Académie des sciences. C'est Jefferson, ami personnel de Tom Paine, ambassadeur des États-Unis à la cour de Louis XVI, et Lafayette, vieille connaissance également, qui cherchent à intéresser le gouvernement français à un projet de pont en fer sur la Seine d'après le modèle proposé par Paine. Ce projet n'aboutira pas plus et en 1788, Tom Paine rembarque sa maquette pour la Grande-Bretagne, où il fait breveter son prototype. Son pont en miniature est exposé à Paddington pendant un an, et pour la somme d'un shilling le public peut venir le « tester » en sautant dessus à pieds joints. Le pont résiste, mais les financiers également : il ne sera jamais construit en vraie grandeur.¹⁸

Après cet échec, Paine retourne en France en 1789 et gravite autour de Lafayette et de Jefferson. Pour lui, il est clair que : « The Revolution in France is certainly a forerunner to other Revolutions in Europe ».¹⁹

Lafayette le charge en mars 1790 d'aller aux États-Unis remettre la clé de la Bastille à George Washington. Dans l'esprit de Paine, bien sûr, « ce sont les principes de l'Amérique qui ont ouvert la Bastille ».²⁰ Tom Paine fait escale en Grande-Bretagne avec la précieuse clé, mais, entrevoyant un espoir de trouver un financement pour son pont, il y reste et la clé continue le voyage

17. Alexander Gilchrist (*Life of William Blake* 94) avance que c'est la prémonition de Blake qui sauvera Paine de l'arrestation en septembre 1792 : « Au moment où Paine allait se retirer, Blake posa sa main sur l'épaule de l'orateur, en lui disant : 'Vous ne devez pas rentrer chez vous, ou vous êtes un homme mort'. Et il le pressa de partir pour la France.[...] Blake, en cette occasion, montra plus de sagacité que Paine.[...] En dépit de son mépris du monde et de ses facultés visionnaires, Blake ne manqua jamais, dans les choses ordinaires, de prudence et de perspicacité » [Cité par Conway 214].

18. Williamson reproduit dans sa Planche 5 la gravure d'un pont construit près de Sunderland, sur la Wear, entre 1793 et 1796 « mainly from Paine's design ». Paine ne touchera pas un penny malgré son brevet [Williamson 106].

19. Lettre à Burke. In Williamson 116.

20. Conway 170.

toute seule. Elle parvient en août 1790 à George Washington, qui remercie à la fois Paine et Lafayette.²¹

En novembre 1790, c'est la parution des *Reflections on the Revolution in France* de Burke, auxquelles Paine répondra par ses *Rights of Man* en février 1791 (*Part I*, dédiée à George Washington) et février 1792 (*Part II*, dédiée à Lafayette).²² Pour les autorités britanniques, c'est un brûlot : comme *Common Sense*, le livre est écrit dans un langage qui parle directement au peuple, et les clubs antigouvernementaux en publient des éditions bon marché qui le mettent à la portée des milieux les plus modestes.²³ La thèse centrale du livre est bien connue — la monarchie n'est soutenue que par des parasites :

It is easy to conceive that a band of interested men, such as placemen, pensioners, lords of the bed-chamber, lords of the kitchen, lords of the necessary-house, and the Lord knows what besides, can find as many reasons for monarchy as their salaries, paid at the expense of the country, amount to ; but if I ask the farmer, the manufacturer, the merchant, the tradesman, and down through all

21. Conway a retrouvé la lettre que Lafayette adresse à George Washington le 17 mars 1790 : « Je charge M. Paine, qui retourne à Londres, de vous envoyer de mes nouvelles.[...] Permettez-moi, mon cher général, de vous offrir un tableau représentant la Bastille, telle qu'elle était quelques jours avant que j'aie donné l'ordre de la démolir. Je vous rends aussi l'hommage de vous envoyer la principale clef de cette forteresse du despotisme. C'est un tribut que je dois, comme fils à mon père adoptif, comme aide de camp à mon général, comme missionnaire de la liberté à son patriarche » [Conway 175]. Il semblerait que cette clé, longtemps exposée dans la maison de George Washington à Mount Vernon avec le tableau en question, ait été rapportée par le président George Bush à la République française lors de la commémoration du Bicentenaire en juillet 1989.

22. Dédicace de *Part I* :

« To GEORGE WASHINGTON
PRESIDENT OF THE UNITED STATES OF AMERICA
SIR,
I PRESENT you a small treatise in defense of those principles of freedom which your exemplary virtue hath so eminently contributed to establish. That the rights of man may become as universal as your benevolence can wish, and that you may enjoy the happiness of seeing the New World regenerate the Old, is the prayer of
Sir
Your much obliged, and
Obedient humble servant,
THOMAS PAINE »

Extraits de la longue dédicace de *Part II* :

« To M. DE LA FAYETTE
[...] I feel a pleasure in presenting you this small treatise in gratitude for your services to my beloved America. [...] Mankind, as it appears to me, are always ripe enough to understand their true interest, provided it be presented clearly to their understanding. [...] If you make a campaign [...] I will come and join you. [...] I hope it will terminate in the extinction of German despotism and in establishing the freedom of all Germany. When France shall be surrounded with revolutions, she will be in peace and safety and her taxes, as well as those of Germany, will consequently become less.
Your sincere,
Affectionate friend,
Thomas Paine »

23. Au contraire, par exemple, de *Political Justice* (1793) de Godwin, qui se vend trois guinées. Sur le tirage de *The Rights of Man*, citons Ayer : « Some 200,000 copies of the combined *Rights of Man* had been sold, yielding Paine a profit of more than a thousand pounds, which he characteristically donated to the Society for Constitutional Information ». [Ayer 116.]

the occupations of life to the common labourer, what service monarchy is to him, he can give me no answer.²⁴

En d'autres termes : « What is called the splendour of a throne is no other than the corruption of the state ».²⁵ Le monarque est condamné à disparaître puisque : « There is a natural impossibility of uniting in the same person the principles of freedom and the principles of despotism ».²⁶ Enfin, à Burke qui rejette avec mépris la participation politique de la « swinish multitude », Tom Paine répond : « Every citizen is a member of the sovereignty ».²⁷

Pour Burke, ce sont là des propos séditieux passibles de poursuites, et de fait le gouvernement britannique entamera une action judiciaire contre Paine en juin 1792, le procès devant se dérouler en décembre. En fait, Tom Paine échappera de peu à un mandat d'arrêt lancé contre lui, qui parvient à Douvres presque aussitôt après que le bateau qui l'emmène à Calais eut levé l'ancre en septembre 1792. Lui qui prônait la « révolution mondiale » dès 1791, bien avant Trotsky, donc !²⁸ n'aura jamais plus l'occasion d'inciter le peuple britannique au soulèvement car il ne reverra jamais son pays natal.

Outre-Manche, il avait le choix entre quatre sièges de député que lui offraient à la Convention²⁹ les départements de l'Oise, du Pas-de-Calais, du Puy-de-Dôme et de la Somme. Il choisit le Pas-de-Calais malgré les incitations chaleureuses de l'Assemblée électorale du Puy-de-Dôme :

Venez, ami des hommes, augmenter le nombre des patriotes d'une assemblée qui doit fixer le sort d'un grand peuple, et peut-être celui du genre humain. Les temps du bonheur que vous avez prédit aux nations sont arrivés. Venez, ne trompez pas leur attente.³⁰

Il est accueilli en héros à Calais et, nous dit Conway, « sous les couleurs réunies de la France, de l'Angleterre et de l'Amérique ».³¹ Il arrive à Paris le 19 septembre 1792, deux jours avant la proclamation de la République, à laquelle il assiste. Paine comprenait le français écrit, mais il ne le parlait pas. À la Convention, il se faisait donc aider d'un interprète, en général Brissot ou Condorcet, ce qui ne devait pas faciliter ses interventions.

La grande affaire qui occupe la Convention à la fin de 1792, et en janvier 1793, c'est le sort à réserver à « Louis Capet », comme Tom Paine a été

24. *The Rights of Man* I, 127.

25. *The Rights of Man* II, 189.

26. *The Rights of Man* I, 128.

27. *The Rights of Man* I, 140.

28. Williamson 157.

29. Un autre étranger est élu à la Convention : le Prussien Anarchasis Cloutz, qui périt sur l'échafaud.

30. Cité par Conway 213.

31. Conway 216.

apparemment le premier à appeler Louis XVI par écrit.³² Paine prend une part prépondérante à ce débat en disant : « tuez le roi, mais épargnez l'homme », c'est à dire en proposant que la déposition du roi soit suivie non de la mort, mais de l'exil à perpétuité, comme pour Jacques II en 1688 :

Que les États-Unis d'Amérique soient donc la sauvegarde et l'asile de Louis Capet. Là, désormais, à l'abri des misères et des crimes de la vie royale, il apprendra, par l'aspect continu de la prospérité publique, que le véritable système de gouvernement, ce n'est pas les rois, mais la représentation. En rappelant cette circonstance et en faisant cette proposition, je me considère moi-même comme citoyen des deux pays ; je fais cette proposition comme un citoyen de la République américaine, qui sent la reconnaissance qu'il doit à tout Français. Je la fais aussi comme un homme qui, quoique l'ennemi des rois, n'oublie pas qu'ils tiennent à l'espèce humaine. Enfin, je l'appuie comme citoyen de la République française, parce que je la regarde comme la mesure la meilleure et la plus politique qu'on puisse adopter.³³

La veille encore de l'exécution de Louis XVI, Tom Paine fait lire devant la Convention un discours qui se termine par une de ces formules dont il a le secret :

Ah ! citoyens, ne donnez pas au despote d'Angleterre le plaisir de voir monter sur l'échafaud l'homme qui a aidé à retirer de ses fers mes frères chéris d'Amérique.³⁴

Lui qui est contre la peine de mort (voir plus haut la phrase où il rappelle que les rois « tiennent à l'espèce humaine » et ont donc un droit imprescriptible à la vie) voit non seulement le roi, mais un grand nombre de ses amis passer à la guillotine. Il raconte, parlant de 1793 :

I went but little to the Convention, and then only to make my appearance.[...] I saw many of my most intimate friends destroyed, others daily carried to prison, and I had reason to believe, and had also intimations given me that the same danger was approaching myself.³⁵

Son tour arrive le 28 décembre 1793, lorsqu'il est arrêté en même temps que Cloutz. L'accusation d'intelligence avec l'étranger ne tient pas, ou plutôt, elle n'a pas de sens pour un homme qui, précisément, passe son temps à tisser des liens entre les Américains, les Britanniques et les Français. Comme il aimait lui-même à le dire : « My country is the world ». ³⁶ Il est en réalité victime des luttes d'influence entre les différentes factions de la Terreur et ses appels à la clémence en faveur de la personne de Louis XVI le rendent suspect de tiédeur républicaine. Il sera tiré de sa prison en novembre 1794 par

32. Williamson 152.

33. *Le Moniteur Universel*, 18 jan. 1793, 156-158, cité par Conway 241.

34. Conway 246.

35. Cité par Williamson 206.

36. Cité par Williamson 84.

Monroe, futur président des États-Unis, qui, en tant qu'ambassadeur à Paris, fait valoir aux Français que Paine est sous la protection de son gouvernement puisqu'il est citoyen américain.³⁷

Dans sa prison, Paine compose une diatribe rationaliste contre les afabulations de la Bible et la religion établie. Ce sera *The Age of Reason*, dédié « à mes compatriotes des États-Unis d'Amérique ».³⁸ Ses compatriotes américains, justement, se méprendront totalement sur le sens à donner à cette prise de position « déiste ». Theodore Roosevelt, reflétant là l'opinion transmise par les bien-pensants, alors majoritaires dans son pays, qualifiera Tom Paine de « filthy little atheist ».³⁹ On ne peut s'empêcher bien sûr de penser à Molière et à son Tartuffe : les Églises se défendent toujours en avançant que les attaquer, c'est s'attaquer à Dieu lui-même. À en croire Conway, qui écrit rappelons-le à la fin du XIX^e siècle, rien n'a plus fait pour reléguer Paine à l'arrière-plan parmi les grands acteurs de la Révolution américaine que cette étiquette imméritée d'homme sans foi ni loi.⁴⁰

Ses dernières années en France, puis aux États-Unis (il y retourne en 1802 et y mourra en 1809) se déroulent dans une relative obscurité, en tout cas

37. Monroe, qui prend ses fonctions d'ambassadeur en août 1794, écrit à Paine le 18 septembre : « By being with us through the revolution, you are of our country, as absolutely as if you had been born there ; and you are no more of England, than any native of America is ». (Williamson, 224). Paine avait pour sa part écrit au Comité de Salut public le 8 août 1794 une lettre qui ne lui est jamais parvenue et qui se terminait en ces termes : « Il me convient peut-être, Citoyens, de dire un mot à la Convention du prétexte de mon emprisonnement. Aux termes de l'ordre lancé contre moi, c'est parce que je suis *étranger*. Et cependant, cet *étranger*, ainsi incarcéré, avait été appelé en France par un décret de l'Assemblée législative et il s'y était rendu au moment des plus grands dangers, lorsque son territoire était envahi par les satellites de l'Autriche et de la Prusse ! Bien plus, cet *étranger* est un citoyen des États-Unis d'Amérique, un allié de la France ! Il n'est le sujet d'aucun gouvernement européen, et par conséquent il est hors de l'application de tout décret contre les *étrangers*. Mais tout prétexte est bon pour servir la passion, lorsqu'elle tient sa victime sous sa puissance... Citoyens, je vous ai exposé ma situation : je ne puis douter que votre justice ne me rende la liberté dont je suis privé ». [Cité par Conway 355]

38. « To my Fellow-Citizens of the UNITED STATES OF AMERICA I put the following work under your protection. It contains my opinion upon religion. You will do me the justice to remember that I have always strenuously supported the right of every man to his opinion, however different that opinion might be to mine. He who denies to another this right makes a slave of himself to his present opinion, because he precludes himself the right of changing it. The most formidable weapon against errors of every kind is reason. I have never used any other, and I trust I never shall. Your affectionate friend and fellow-citizen, THOMAS PAINE »

39. « Le gouverneur actuel de New York, Theodore Roosevelt, a écrit une biographie de Morris, où il parle de Paine comme d'un « sale petit athée — portrait assez exact, avec cette restriction que Paine ne fut ni sale, ni petit, ni athée » [Conway xxiv].

40. Ajoutons que sa querelle avec George Washington, qu'il accusa publiquement dans une lettre ouverte (*Letter to George Washington*, 30 juillet 1796) d'avoir voulu renverser les alliances et pactiser avec la Grande-Bretagne contre la France, l'exposera à l'accusation d'ingratitude envers ses amis : « La lettre de Paine à Washington fait encore plus de mal à Paine dans l'opinion américaine que ses hérésies religieuses. Washington, dont la vie reste encore à écrire impartialement, fut, vers l'expiration de son administration, l'un des présidents les plus impopulaires ; mais il est aujourd'hui un dieu, et le critiquer, c'est de l'athéisme politique » [Conway 385].

loin de ces Assemblées législatives qu'il avait naguère aussi assidûment fréquentées.

À l'heure du bilan, on doit bien évidemment rappeler le propre jugement de Paine : « A share in two revolutions is living to some purpose ». ⁴¹ Ce n'est certainement pas mince, mais l'impression qui domine, surtout si l'on dépasse ce bref aperçu pour étudier dans toute son étendue l'énorme activité déployée par Paine, c'est qu'il est passé à côté de la véritable grande ambition de son existence, à savoir le déclenchement de la révolution politique en Grande-Bretagne.

Certes, il participe à sa façon, avec son projet de pont en fer, à la révolution industrielle. Mais, même si on ne peut pas lui reprocher de ne pas avoir perçu avant les socialistes du milieu du XIX^e siècle le potentiel révolutionnaire du prolétariat industriel, il ne voit pas la dimension historique de l'extraordinaire essor industriel qui se déroule sous ses yeux, et il ne voit donc pas que les assises de la monarchie traditionnelle sont minées chaque jour davantage par la transformation des fondements de l'économie du pays. Ce visionnaire, qui participe de si près aux trois grandes révolutions de son époque, ne comprend pas qu'un des plus grands espoirs de révolution politique en Grande-Bretagne, ce n'est pas l'imitation par le peuple des « frères » américains ou français, mais le bouleversement apporté par l'industrialisation galopante.

C'est ce qui, semble-t-il, justifie le titre proposé ici : dans son pays natal, à tout le moins, Paine s'est trompé de révolution. Si toutefois ce titre ne satisfait pas le lecteur, il est tout à fait loisible d'en retenir un autre : Tom Paine, ou Nul n'est prophète en son pays.

Références bibliographiques

- Ayer, A.-J. *Thomas Paine*. London : Secker & Warburg, 1988.
- Bailyn, Bernard. *The Ideological Origins of the American Revolution*. Cambridge, Mass : The Belknap Press of Harvard UP, 1967.
- Conway, Moncure Daniel. *Thomas Paine (1737-1809) et la Révolution dans les deux mondes*. Paris : Plon, 1900 (version française augmentée de : *The Life of Thomas Paine*, New-York, 1893).
- Foner, Eric. *Tom Paine and Revolutionary America*. Oxford : OUP, 1976.
- Paine, Thomas. *Political Writings (Common Sense, The Crisis I, The Rights of Man I & II, The Age of Reason I)*. Ed. Bruce Kuklick. Cambridge : CUP, 1989.
- Williamson, Audrey : *Thomas Paine, His Life, Work and Times*. London : Allen & Unwin, 1973.
- Wills, Garry : *Inventing America : Jefferson's Declaration of Independence*. New York : Doubleday, 1973.

41. Cité par Foner 270.